

# La SODEC fête ses 10 ans Le Québec n'est plus la chasse gardée des majors d'Hollywood

Mathieu Perreault

Number 242, March–April 2006

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/47738ac>

[See table of contents](#)

---

**Publisher(s)**

La revue Séquences Inc.

**ISSN**

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

---

**Cite this article**

Perreault, M. (2006). La SODEC fête ses 10 ans : le Québec n'est plus la chasse gardée des majors d'Hollywood. *Séquences*, (242), 8–9.

## LA SODEC FÊTE SES 10 ANS

### Le Québec n'est plus la chasse gardée des majors d'Hollywood

Le PDG de la Société de développement des entreprises culturelles, Jean-Guy Chaput, est fier. Et pour cause : la part de marché du cinéma québécois a dépassé 18 % en 2005. Un record historique qui bat le record déjà établi en 2004, soit de 13 %. Les recettes des films québécois ont grimpé de 23 à 35 millions entre 2004 et 2005. Le budget total des longs métrages tournés en 2004 dépassait 150 millions, contre moins de 100 millions en 2000.

MATHIEU PERREULT

Un critique montréalais rapportait récemment l'étonnement des délégués des grands studios américains, quand il leur a appris qu'ils avaient à peine les deux tiers du marché sur les grands écrans québécois. La nouvelle a fait l'effet d'une bombe et a suscité des jurons bien sentis.

« Il y avait un temps où le cinéma au Québec, c'était seulement la comédie, dit M. Chaput. Mais maintenant il y a de la diversité. Il y a des films d'auteur, des comédies, des films qui revisitent le passé comme **Maurice Richard** ou **Aurore**. »

Un exemple illustre bien le propos du patron de la SODEC : la série de films **Les Boys**. En 1997, lors de la sortie du premier film, son succès a été interprété par plusieurs critiques comme l'héritier des comédies grasses qui ont souvent donné au cinéma québécois un air de vaudeville.

**Société  
de développement  
des entreprises  
culturelles**

Québec 

Mais en fait, **Les Boys** a constitué le premier exemple d'un renouveau : les cinq films québécois les plus populaires des 20 dernières années ont tous été lancés depuis 1997 : **Un Homme et son péché**, **La Grande Séduction**, **Les Boys**, **Les Boys II** et **Les Invasions barbares**. Des 10 films les plus populaires entre 2002 et 2004, deux étaient québécois.

Le film français le plus populaire depuis 2002, **Astérix et Obélix**, arrive au 15<sup>e</sup> rang. Ironiquement, cela a incité le magazine *Le Film français* à s'inquiéter, en 2004, de la « dominance » du cinéma américain au Québec, alors qu'Hollywood est à un nadir historique.

Cette révolution s'accompagne d'une hausse de la fréquentation des cinémas : plus de 25 millions d'entrées ces dernières années, contre moins de 15 millions dans les années 80. Certes, nous sommes loin du sommet de 60 millions au début des années 50, mais la disgrâce due à la télévision est définitivement consommée. La fréquentation est revenue à ce qu'elle était au début des années 40, et au début des années 60. Et le cinéma québécois est en bonne position pour tirer profit du regain d'intérêt pour les « vues ».

L'exploit que représente 18 % de part de marché prend tout son sens quand on le compare à celui du cinéma européen, qui oscille entre 10 % et 25 %, avec une exception, la France, qui ne dépasse jamais les 40 %. Or, le Québec est beaucoup plus vulnérable au cinéma américain, de par sa situation géographique et son mode de vie nord-américain.

Jean-Guy Chaput est formel : la SODEC a joué un grand rôle dans cette transformation radicale du cinéma québécois. Depuis 10 ans, elle injecte bon an mal an une douzaine de millions de dollars dans le cinéma et la télévision, en plus de fournir de nombreuses garanties de prêts (par exemple, elle garantit l'hypothèque maritime du voilier Sedna IV, qui tournera cette année un film en Antactique). En 2004, les trois quarts du coût des productions de cinéma et de télévision au Québec étaient assumés par les gouvernements provincial et fédéral.

**« Nous nous efforçons de ne pas choisir que des films à succès, mais aussi des cinéastes et des scénaristes qui poussent la réflexion plus loin... »**

« Les gens aiment le cinéma québécois, dit M. Chaput. Bien sûr, c'est à cause des grands succès des dernières années. Mais aussi à cause de nos choix. Nous nous efforçons de ne pas choisir que des films à succès, mais aussi des cinéastes et des scénaristes qui poussent la réflexion plus loin. Bernard Émond me confiait récemment comment il trouvait ça extraordinaire que **La Neuvaïne** puisse être présenté dans le Bas-du-Fleuve, qu'il puisse y susciter des discussions sur le cinéma. Quand on reçoit une quarantaine de propositions et qu'on en choisit six, sept, huit, ça ne veut pas dire qu'elles étaient vraiment meilleures que les autres. Il y a des propositions très bonnes qu'on ne choisit pas, parce que nous avons un excellent cinéma. »

La SODEC se distingue par la transparence : les noms des membres des comités de présélection sont indiqués sur son site Web. En 2003, une décision visant à rendre les choix encore plus rigoureux a fait couler beaucoup d'encre : la date unique de dépôt des scénarios. Le but, explique M. Chaput, est d'assurer la diversité du cinéma québécois en ayant une meilleure vue d'ensemble.

L'accent sur la scénarisation s'est amplifiée ces dernières années, avec des ateliers de scénarisation comme Grand Nord, qui rassemble des scénaristes français et québécois. Pendant 10 jours, les scénaristes se rassemblent pour discuter de leurs scénarios respectifs.

**« On a fait pas mal le tour de nos héros passés. Il faut passer à autre chose, même si le genre n'est pas encore complètement essoufflé... »**

Les courts métrages ont aussi eu leur part de subventions, notamment avec le programme Cours écrire ton court. « Le court métrage est un élément important, qui amène le scénariste à améliorer son esprit de synthèse, dit M. Chaput. Il faut qu'il fasse passer ses émotions en peu de temps. »

À son arrivée, voilà un an, M. Chaput avait annoncé qu'il voulait encourager les banques à financer directement les films. Il note que la Banque nationale et la Banque royale sont déjà très impliquées dans le cinéma. Il veut aussi voir comment Télé-Québec pourrait mieux soutenir le court métrage et le documentaire, et faire un effort particulier du côté du cinéma pour enfants.

D'une manière générale, il pense que le recyclage du passé a fait son temps. « On a fait pas mal le tour de nos héros passés. Il faut passer à autre chose, même si le genre n'est pas encore complètement essoufflé. » Quel genre prendra la relève ? « Je m'intéresse beaucoup au cinéma familial, comme **Le Secret de ma mère** ou **Elles étaient cinq** (le prochain et le dernier film de Ghislaine Côté). C'est un cinéma qui n'existait pas avant. C'est proche des préoccupations des gens. »

La SODEC est née en 1995 après 20 ans de rapports et de commissions d'enquête sur le cinéma. La première loi sur le cinéma date de 1976, et l'Institut québécois du cinéma a été créé en 1977 pour conseiller le ministre de la Culture. La Société de développement des industries de la culture et des communications, la première banque d'affaires des milieux culturels, est créée en 1983, puis est fusionnée avec l'IQC en 1987. En 1992, le rapport Arpin suggère de regrouper toutes les subventions à la culture, ce qui est fait graduellement, à cause des remous politiques, entre 1993 et 1995. La nomination du premier PDG de la SODEC, Pierre Lampron, est l'occasion d'une guerre larvée entre les différents secteurs culturels.

Jean-Marc Chaput est le troisième patron de la SODEC. Il a été banquier pendant 40 ans. « Je m'intéressais au monde du spectacle, se souvient-il. Je me demandais comment financer ça. J'ai produit un petit spectacle, puis des chanteurs comme Gilles Valiquette ou Louise Forestier. J'ai perdu très peu d'argent, pour ne pas dire pas du tout. Dès que j'ai été directeur général d'une caisse populaire, j'ai commencé à financer le théâtre Denise-Pelletier, Spectra, Rock et belles oreilles, des maisons de disques. Voilà deux ans, la SODEC s'est intéressée à mon approche. Je n'ai aucun talent artistique, mais j'ai été un précurseur du financement de la culture. » **S**



La Neuvaïne

## LE CINÉMA QUÉBÉCOIS EN CHIFFRES

**Part de marché en 1995 : 2,8 %**

**Part de marché en 2005 : 18,2 %**

**Nombre de longs métrages de fiction québécois lancés en 1995 : 21**

**Nombre de longs métrages de fiction québécois lancés en 2005 : 19**

**Recettes des films québécois en 1995 : 2,7 millions de dollars pour 520 000 entrées**

**Recettes des films québécois en 2005 : 35 millions de dollars pour 5,5 millions d'entrées**

**Note :** Les chiffres de 2005 sont basés sur des extrapolations à partir des 10 premiers mois de l'année.

**Source :** SODEC, Observatoire de la culture et des communications du Québec